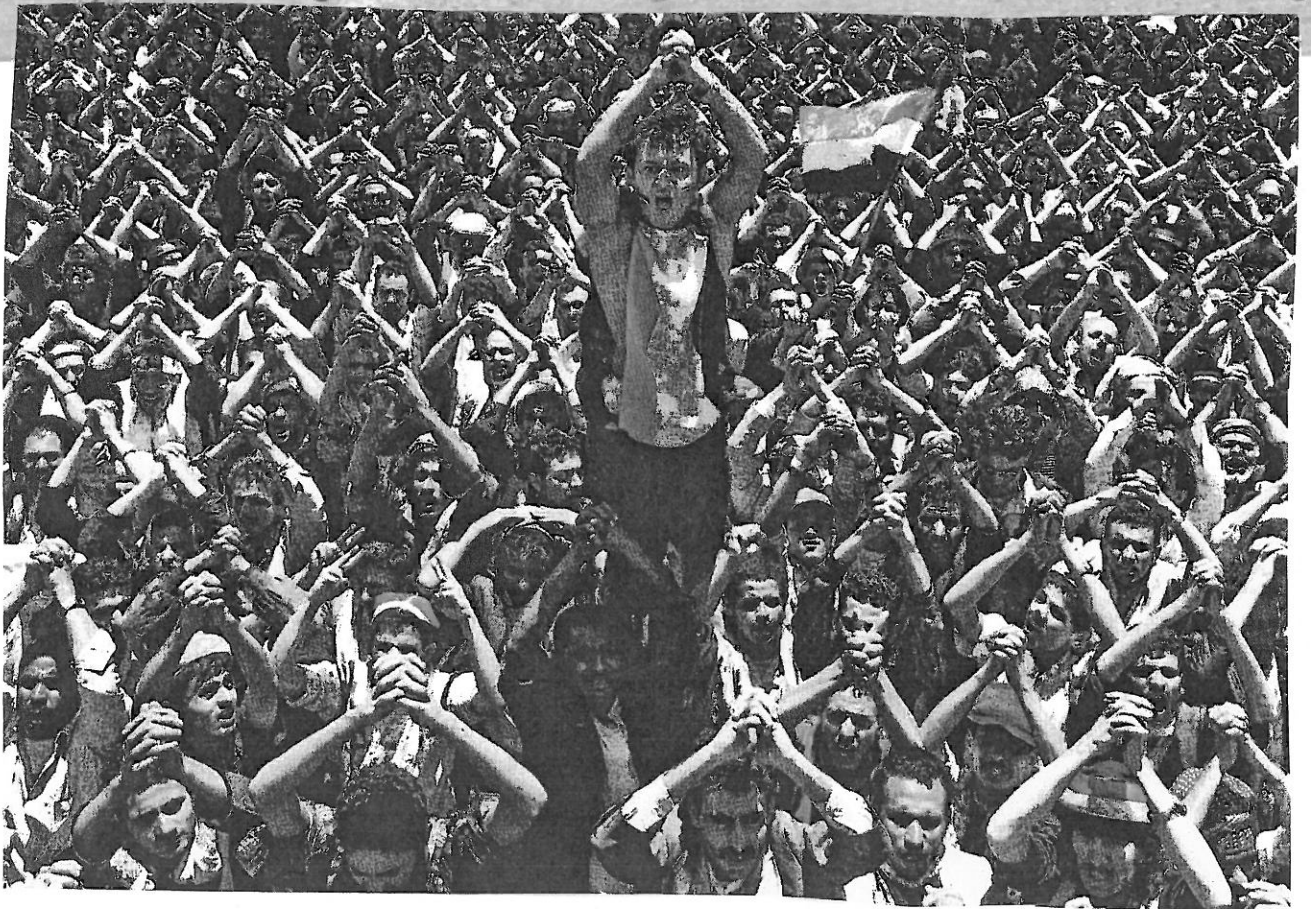


DANS LE PROFOND SILENCE

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

28 MAI 2014
n° 144



SILENCE DE L'INCONNU

Il y a des gens, de parfaits inconnus, qui appellent l'intérêt au premier coup d'œil, ainsi, soudainement, sans qu'aucune parole ne soit encore échangée.
Crime et Châtiment, Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski

Alors que le passé est bruyant, l'avenir, lui, est silence.

Qu'en est-il alors des bruits de la Mémoire ?

Organe du lointain qui n'existe qu'à travers la projection que nous nous faisons du silence de l'avenir, ce que nous acceptons d'un inconnu et blanc futur,

Souvenirs, échos, résonances, doubles de vie que nous conservons plus ou moins consciemment de ce que nous ne connaissions pas de nous-mêmes, de nos âges, de nos jours, de nos vies, à l'heure précédant l'heure de la mémoire.

Qu'en est-il du présent qui sera, du futur qui était, et du passé qui revient ?

Que gardons-nous plus ou moins précieusement ?

Que reste-t-il d'une vie qui s'échappe et à qui fait s'échapper par le même temps la Mémoire neuve vieille écrite au temps le temps ?

Que faire de

Passé-présent-futur, au touche à touche, quand ils se tournent autour, sans jamais s'attraper, et dont le seul liant serait Mémoire ?

Quand c'est comme un souffle, quand ça susurre un air connu, plein de mots, quand c'est dans la mélodie de la pièce, quand ça se glisse dans la tête par les tympanes sans les heurter, quand c'est une courbe sans odeur, pas fade pour deux sous, quand l'onde sinusoïdale met en branle le corps, qu'elle l'invite à bouger, de long en large, rengaine enivrante, et que ça tourne, ça retourne le cerveau qu'on avait bien posé.

Qu'elle dit : « pas forcément ». Qu'elle propose : « et si plutôt ».

Quand elle vient modifier.

Et quand elle crée la course dans le dédale après le déni,

Et qu'on bondit, qu'on poursuit les réponses, qu'on fonce à l'abord, sans scruter, sans

tâtonnements, qu'on s'y jette à corps désœuvré, à cœur perdu, que c'est la course,

Et qu'alors ça nous soulève la poussière retombée sur les tissus, qu'on éternue de souvenir,

qu'on grimace de cette piqure aux yeux,

Quand on revoit les scènes, quand on entend nos anciens mots, quand on sent toute la tendresse passée,

Quand on découvre l'ancien propulsé dans le présent, quand sans frapper il est entré, quand la garde était baissée, qu'on voit notre vigilance trompée, qu'il se fraye un peu partout, qu'il touche, déplace l'équilibre, fait grincer les dalles, pivoter les gonds, quand il se meut immatériel-invisible-transparent,

C'est une onde qui choque par sa furtivité, le vent dansant du souvenir présent.

Qu'on avait caché sous les tapis, qui s'était assagi, avait fait le mort, et maintenant décide parce que le terrain est meuble, de nous taquiner, de chatouiller l'instant, à coups de piques.

C'est un mercenaire qui part à l'assaut de notre vie avec l'intention de l'assiéger d'arrière-pensées lourdes de kilomètres de tristesse, et de tonnes de larmes.

Piques en avant la ligne de fantassins avance : « Aux ordres, capitaine, major, lieutenant, nous sommes en passe de piquer les tissus raffermis, en passe d'attendrir la chair, de faire fléchir les rotules, il faudra désormais une béquille à notre proie. »

Et nous écrivons donc, nous façonnons cette vie passée, la modelons et à travers elle nous modelons nous-mêmes, passé subjectif auquel nous nous référons, cherchant parfois les réponses aux événements à écrire, fouillant voir si nous n'y avons pas perdu une clef, celle qui ouvrirait la porte contre laquelle partent nos coups,

*Il y a toi à ta fenêtre, moi près de toi à ta fenêtre,
Je vais pour danser à ton nez, mon envie de te serrer,
A distance je t'exprime, ma volonté de proximité,
Mon désir de ton corps, mon odeur de ta sueur, ma chaleur de ta langue, ma fraîcheur de tes mains
Je te danse mon ennui de toi
Je me danse ton ennui de moi.
Je suis plus que l'Oiseau qui piaille à ta fenêtre, plus que le Moineau la gueule ouverte, plus que la
Pie intéressée, plus que la Cigogne perchée, plus que la Perruche en cage, plus que le Paon en
spectacle, plus que le Pingouin maladroit, plus que l'Hirondelle folle, plus que l'Etourneau contre la
vitre,
Ta fenêtre, moi je la vois.
Mais c'est à ta porte que je vais frapper.
Mais c'est ta porte que je percute.
Ta porte qui persécute.
Mes coups partent à ta porte.
Mes coups se perdent contre ta porte.
Je porte mes coups à perte.
Mes coups se portent et se perdent à ta porte.
Ce que j'impute à ta porte.
Ce que je porte à ta perte.
Ce que m'importe ta perte.
Ce que me persécute ta porte.
La pure perte à ta porte du port de mes coups qui ne percutent que l'air.
Quand j'ai perdu les clefs, toutes les clefs, mon trousseau.*

INCONNU se tait, INCONNU n'a pas de mots, INCONNU n'a pas de son.
INCONNU est visage, INCONNU est dessin dans l'espace, INCONNU est chorégraphie, INCONNU
est danse dans le noir, aveugle, INCONNU se glisse, à tâtons, rampe et se meut :
Toc toc toc, coquille creuse...
Pas de réponse, patience...
Toc toc toc, coquille creuse...
Personne...
Silence, tout en silence, sans bruit on s'y introduit, sans sons on la conquiert, sans OUI sans NON,
la demande en mariage à pas de loup, la cour en douce, le mur au milieu de la nuit, en catimini.
Et tout n'est que silence, tout n'est que gestes, tout n'est que passage, tout n'est que lettres,
poèmes, à l'œuvre sans son, elle se fait ballotter de silence, alors que l'AUTRE monologue, qu'il
dit et la pousse à dire, qu'il la fait lire à voix haute, qu'il l'amène à nommer tout, et c'est tout ?
Elle ne peut nommer que le silence ce futur qui se déplace désormais en elle, dans ses creux un
peu de l'INCONNU, dans ces creux le peu remue, le peu émeut,
Elle ne connaît pas le plein, il y a en elle l'aire de la danse, l'étendue pour remuer-brasser-
bouger-courir-tourner-sauter-tanguer-tomber-valser-twister-guincer, quelque chose se
déplace, un certain je ne sais quoi, impossible à décrire, INCONNU brasse l'air de ses entrailles,
l'air de son cœur, l'air de ses poumons, l'air de son utérus, l'air de sa chambre, l'air qu'elle
respire, l'air de ses airs, l'air de ses creux, l'air laissé air par l'AUTRE,
Tous ces espaces ignorés, abysses obscures d'émotions, mondes insoupçonnés ou oubliés par
l'AUTRE, inouïs et inexplorés d'elle,

INCONNU s'y aventure, par INCONNU elle les découvre, l'avenir silencieux y pénètre, c'est INCONNU qui s'y déverse, c'est INCONNU qui les comble.
Ces lieux déserts pourtant Places Fortes : le comble de l'AUTRE sera de ne s'y être jamais aventuré.

Il y a en elle la place pour l'homme amoureux de ses creux. Prairie pour celui qui s'y roule, s'y love, s'y jette, s'y frotte, s'y glisse, s'y perd, s'y déverse coule et comble.

Par l'INCONNUE, elle entre en dialogue avec l'INCONNU,

Par le prisme de l'INCONNUE, elle répond à l'INCONNU,
NUE DEVANT L'INCONNU[E]

C'est de cet INCONNU qu'elle fera Mémoire à l'heure des souvenirs, c'est l'INCONNU qu'elle écrira en elle,

De l'AUTRE ne resteront que les Maximes, papier froissé déchiré boucané de crise de larmes, angoisse-de-chimère-de-gargouille-de-grimace, sur les tomettes de sa chambre d'enfant.

14 ANNEES - VERSUS - 2 JOURS : CE MATCH DE LA MEMOIRE.

Chloé GIRAUD

Avec sa douleur

Tu t'es coulée complaisamment dans son passé, Agnès. Tu t'es remplie – mon adorable – avec sa douleur. Et tu en as fait ton butin. Et tu l'as haï. Et tu l'as aimé – ma chérie – plus que tu ne t'aimais toi. Tu as bu ses paroles. Et séché ses larmes. Et consolé son corps, serré entre tes bras petits son corps, trop gros son corps et trop grand pour ton corps d'enfant. Et tu as recueilli ses angoisses et chanté et cuisiné et compté. Personne n'a pu être plus doux que tu ne l'as été. Tu as caressé son front le soir quand dans son lit le sommeil. Tu as mis tes mains sur ses yeux. Tu écoutais son souffle s'apaiser doucement. T'en souviens-tu ma douce ? Et il était ours et nourrisson. Tu as écouté au matin ses rêves. Tu as appris l'étrange chose de vider son cœur. Tu as accompagné sa solitude. Tu as préparé ses médicaments. Et tu ne dormais pas quand il était malade. Et tu te réveillais la nuit. Et tu avais douze ans. Et tu l'accompagnais chaque jour. Et tu prenais soin de sa beauté quand il n'était plus beau. Et tu as caressé ses jambes ses pieds ses bras, lavé son sexe, pas un endroit de son corps qui ne t'ai été offert, son corps que tu connaissais mieux qu'un enfant qu'on aurait sorti de ton ventre. Et tu avais treize ans. Tu as perdu ta virginité en entendant ses cris ses larmes et sa jouissance. Et tu as vécu d'attendre. Et tu as vécu d'attendre son attente. Et tu t'es enterrée avec la pelle de sa vie. Et tu as été veuve. Et tu as été abandonnée. Et tu as été baisée. Et tu es restée vierge. Et tu as été mère. Et tu as été mère de ton père et mère de ton époux et mère de toi-même. Et tu n'as jamais connu la jouissance ni la douleur de l'enfantement.

*

Elle, Agnès la plus silencieuse des silencieuses, discrète parmi les discrètes, absente des absentes, celle qu'on épingle au mur pour ne plus l'entendre geindre – écrasée par le discours chape de plomb d'Arnolphe, assommée par ça, vase ingurgitant l'histoire, s'en remplissant, faisant gonfler son corps des paroles de l'autre, devenant baudruche, et puis ballon et puis bouée et gonflant gonflant gonflant comme à s'en rendre ivre, comme prête à éclater et grosse ainsi d'un surplus de paroles, ingérant ces mots qui ne sont pas les siens, les répétant, tentant de faire entrer dans la caboche tout ce que l'autre essaye d'y foutre, une tête grenier une tête placard une tête maison.

Et ce qu'il faudra en faire de ce crâne et de ses ouailles.

Elle, Agnès, dont on dit qu'elle n'est qu'une enfant dont on dit tant de choses et qui font croûte sur son visage, le sien on ne sait même pas à quoi il pourrait ressembler, au fond on s'en moque.

*

Dans quarante ans je serai là, assis là, est-ce que tu imagines seulement, il y a cette dame qui passera une fois par semaine pour nettoyer les dalles de la maison VOUS AVEZ ENCORE LAISSE TRAINER VOS YOGOURTS MAIS C'EST PAS HYGIENIQUE ELLE DIRA, dans quarante ans jour pour jour ce sera ce même balcon, et ces mêmes nuits, et toujours courtes et brisées les nuits, et pourtant le matelas est bon on ne cesse de me dire, parce qu'il y a des rêves qu'on ne veut pas refaire, tout le monde connaît ça, tout le monde a eu ça ces images, et les corps et les cris parce qu'on enfonce toujours les portes pendant les plus profonds sommeils – est-ce qu'il y avait tout ça je ne saurai plus alors, du passé il restera des croustes et des images d'image, rien de plus consistant, POUSSIÈRE ENTRE MES DOIGTS –, toi pas encore bien sûr, tu ne connais pas, Douceur, tu ne connais pas ces images, ces images faites pour la tête, tu ne peux pas connaître, tu es encore si petite Douceur, mais il y a parfois de cette sorte d'images qui vieillissent avec vous, dont on veut se défaire – on secoue les doigts, on agite la main, tu vois comme elle s'agite, regarde

ma main, regarde, Douceur, c'est la fuite des doigts, le corps tout entier, le troupeau tu te rappelles, et pourtant l'image colle, tagada tagada, ça galope, ça galope, ne lâche pas ma main tu m'entends, Douceur, regarde comme ça galope ça galope, tagada, tagada, et c'est là l'image, ça ne part pas, ça ne partira jamais, tagada, tagada, collée comme ça l'image, à l'envers de mon crâne, regarde la main, Douceur, parce que personne, personne ne sait comment les chasser, et je sais, je sais oui, que ce sera cette même maison, et ces mêmes chambres, et cette même entrée dans le jour, et ces meubles, tu vois, je sais tout, je sais qu'ils seront encore là, et là et là, et lui aussi, ici, à la même place, la même et ce sera alors comme si rien n'avait eu lieu, et fourrer et fourrer encore ce grand trou vide du ventre qui ne sera jamais comblé, et ce sera comme si rien ne s'était passé Douceur – PARCE QUE LE DEHORS PARLE PARFOIS POUR NOUS – et il y aura seulement le grand trou, et le lit vide et le temps vide et les mots vides et fourrer et fourrer mais quoi, parce qu'il n'y aura eu aucune raison de rien changer, parce que les meubles, les babioles, les murs et la poussière, oui la poussière surtout, Douceur, on la connaît la poussière, ils auront toujours fait ce qu'on attendait d'eux, L'INSISTANCE QUI EST LE COMMENCEMENT DE LA TRAHISON, et parce qu'à force, je crois, on s'habitue aux objets comme on s'habitue aux êtres et qu'ils finissent, les objets, par faire partie de soi, plus peut-être que les vivants, cette banalité-là oui, les vivants, tu vois, ceux-là dont on dit sang et eau, liés comme ça par la viande et par la mémoire, REGARDE MA MAIN NE LA LACHE PAS DOUCEUR, ceux-là qui composent la famille, Douceur, alors de savoir que jour pour jour, dans quarante ans, il y aura la même lumière posée sur mon balcon, et que l'hiver ici le soleil tarde à venir, et que la chambre est sombre, et que le matin c'est encore la nuit, et ainsi ma vie à côté de moi, et ne pas savoir comment dégorger ce sexe dressé dans la nuit, incapable d'appeler, d'appeler autrement d'appeler autre chose que la défaite, jour après jour, parce que les gouttes tombent, tombent et frappent les vitres, et que c'est le seul bruit, le seul, que la maison répète parce qu'il n'y aura pas de REVOLUTION et pourtant dans toutes les bouches ce mot toutes pas une qui ne sache le prononcer mais les gouttes il leur suffit d'un peu d'obstination – en vous tout désir cesse. Je déteste ce bruit, tu sais. Tu les entends ? C'est à vous rendre bon à enfermer en cage ces gouttes. Alors dans quarante ans, dans cette même lumière qui sera si lente à venir, JE NE VEUX PLUS REVER DOUCEUR IL DOIT BIEN Y AVOIR UN MOYEN NON D'ARRETER LES REVES, et je te vois tellement, je te vois, tu auras cinquante ans – affreuse – seule – brisée – est-ce mon Agnès que cela ? – est-ce mon enfant, cette femme ? – alors tu m'éciras, ARNOLPHE JE DOIS VOUS DIRE et moi alors, dans ce bureau, moi je lirai, je te lirai, TU T'ES LAISSEE BAISER MON AGNES, c'est ce qu'il y aura en moi comme sentiment TU T'ES LAISSEE SALEMENT BAISER, je tournerai entre mes doigts les pages, nombreuses, bien trop, comment peut-on écrire autant pour dire si peu ?, et ton écriture ronde et sotte, tu vois, ton écriture d'enfant mais qui aurait vieilli et serait devenu grand et gros et plissé sera une fois encore source d'irritation, ECRIS PLUS SERRE PLUS DROIT, je ne t'ai pas toujours dit ça ? eh bien pendant dix ans encore je le redirai s'il faut Douceur, pour que tu apprennes, pour que tu t'adaptes, pour que tu te plies, cinquante ans alors, imagine, cinquante ans, c'est impensable pour moi ça tes cinquante ans, Agnès a cinquante ans, ET TU NE SAIS MEME PAS QUE JE VAIS MOURIR IDIOTE, ce que tu seras ou ne seras pas devenue, Douceur, ton histoire, ton passé, ton futur, ton époux, tes époux – le pluriel oui sans doute tu es déjà tellement gourmande d'amour –, tes enfants peut-être, tu en auras tu crois ?, tes cinquante ans à toi entassés dans ton corps, alors que les miens me semblent encore inatteignables et qu'aujourd'hui petite, si petite, presque ridicule, tu as seulement quatorze ans, Douceur, et que ce nom ne veut déjà plus dire grand-chose à mes oreilles.

*

Agnès,
On lui parle pour la faire disparaître,
On lui parle pour percer l'abcès de son existence,

Et elle est là pour ça : disparaître,
Et elle le fait bien en plus,
Elle est douée,
Elle vieillit prématurément,
Elle se tait prématurément,
Elle fait tout si tôt que sa jeunesse se fane avant d'être un bourgeon,
Elle est si lente à venir à la vie, comme si elle était restée enclose des milliers d'hivers, comme si
chaque extrémité de son existence se mettait en joue, interdite de se rejoindre, tout est prétexte à la
ralentir, à la précipiter.

*

*C'est toujours dans le silence que je t'ai aimé. Dans le silence de tes mots. Quand ta bouche cessait
enfin de débiter incessamment ces paroles. Quand enfin tu parvenais à te taire.
Tu as toujours trop parlé – tu as toujours occupé l'air vide, l'espace entre toi et les autres par des
litres de parole – dévidée au kilomètre, à la tonne, au mètre cube. Mais ce n'était pas seulement
occuper – c'était plus : c'était recouvrir, surtout ; étouffer, faire ployer l'autre sous la masse des
mots, sous le coup assommant de ta présence.
Je te hais. Je n'ai qu'une chose à attendre du temps – c'est ta disparition.
Jamais je ne pourrais dire que je te pardonne.
Jamais je ne pourrais dire que je te pardonne parce que le pardon est impossible.
Et dès lors, je sais qu'ainsi je récupère mon dû. Toutes les paroles ne sont pas bonnes à prendre, et
il ne fait pas toujours bon d'être trop pris par elles. Mais je prends celles qui traînent ici et je les
mets en boule, les chiffonne un peu – pour me faire un endroit où reposer mes souvenirs.
Croire qu'il y aura assez de mémoire, assez de force, assez de souvenirs et assez de tendresse pour
que ça meure, ou que ça passe.
Je voudrais seulement m'arracher la tête pour ne plus avoir à toujours penser à toi.
Mais ce n'est pas vrai. Rien ne passe – encore moins ça. C'est la lente noyade dans la vie. Dans la
vie étouffée, mourant à petit feu de petits espoirs et de petites pensées, de petits repas et de petits
trottoirs.
L'existence que je mène traîne au dehors sous la pluie tandis que je sèche ici ma jeunesse à sa
table.
Je regarde ma vie.
J'attends devant la porte.
Je crois que j'ai perdu la clef.
Je suis entrée dans une phase de défaites – et je vais finir par mourir au-dedans.*

Paroxysme du paradoxe !

« La rosée tombe sur l'herbe, quand la nuit est la plus silencieuse. »
Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Pourquoi Agnès se tait ?

Elle n'est peut-être pas virtuose dans l'art de l'écriture mais elle aime raconter des histoires, faire répercuter des sons dans l'air, peut-être afin de se sentir moins seule ou d'imaginer que son existence à une quelconque importance.

Face à celui qui s'empare de l'espace sonore il est difficile de faire autrement que de se taire. Arnolphe, bavard égoïste, manie la parole sous toutes ses coutures.

Parole jetée, parole tenue, parole hachée, parole perdue, parole distraite, parole vidée, parole gerbée, parole vendue, parole émiettée, parole retenue, parole ensanglantée, parole détruite, parole de Dieu – omniprésente / omnisciente / omnipotente – parole oubliée, parole écoutée, parole présente.

Difficile d'avoir le dernier mot avec tout ça.

Le silence d'Agnès est alors le silence happé par le trop plein de bruit. Le silence du mort qui ne peut pas lutter contre la vivacité d'une langue qui appartient au monde des vivants. Agnès n'est pas pleinement au monde. Elle se tait. Elle se tait parce qu'elle ne peut pas parler. On lui a dit « soit sotte et tais-toi ! ». Alors elle ne parle que lorsqu'on le lui demande.

« Il me manque la voix du lion » se répète-t-elle inlassablement. Mes mots sont trop fragiles pour heurter le monde. Ma parole est trop faible pour déplacer des montagnes.

Mais le silence d'Agnès est aussi le silence énigmatique qui parle du haut des cimes des plus hautes montagnes. Ce silence qui prend toute la place. Ce silence enivrant dont parle Kierkegaard.

C'est le silence de Catherine dans *Mère courage et ses enfants*. Silence tragique qui explose dans un cri de détresse. Silence qui hurle là où la parole n'a plus de sens. Là où les mots ne sont que mensonges. Là où chaque phrase résonne comme une fausse note.

C'est le silence déchirant du *Cri* de Munch. Lorsque l'invisible est la seule chose qui luit. Lorsque ce qui n'est pas devient l'unique.

Le silence est soustraction. Le silence est addition. Le silence existe sans exister.

Le silence est cette chose aussi mystérieuse que la mort. Il faut apprendre à l'écouter avec le regard attentif du sourd, avec le désir de l'enfant qui apprend à parler en se taisant, avec l'oreille coupée qui continue à peindre de Van Gogh.

Ce matin dans le métro un jeune homme lisait. Ce n'était pas un livre avec des mots. Il lisait un livre rempli de signes. C'était des partitions de Mozart. Ses lèvres remuaient (comme remuent les lèvres des lecteurs gourmands) à chaque note qu'il regardait. Dans le silence le plus complet, celui que l'on connaît à certaines heures dans les transports en commun – dans ce silence où les personnes fatiguées avant même d'avoir commencé leur journée s'imaginent bientôt devoir sortir de leur torpeur matinale afin d'activer leurs facultés vocales – dans ce silence donc, un homme chantait sans bruit. Paroxysme du paradoxe ! En regardant cet homme on entendait la musique qui remuait sur ses lèvres sans produire aucun son.

Agnès est ce paroxysme du paradoxe : sujet principal de la pièce, on parle d'elle mais elle ne parle pratiquement pas, elle reste silence immaculé, parole quémagée mais jamais prise. Entre les morts et les vivants, entre le bruit et le silence, navigue Agnès qui un jour hurlera « je veux rester ici ».

Sara Ferroud

Dans l'enveloppe

Agnès ne dit pas grand chose

Elle répond aux questions d'Arnolphe – elle écrit une lettre – mais ce qu'elle fait toujours – si ce n'est l'exception de cette rencontre avec Horace dont elle fait le récit auprès d'Arnolphe

Son seul récit c'est donc le premier baiser

L'arrivée des mots en foule enfin – quelque chose est arrivé – aussi sanglant aussi minable aussi – L'amour lui donne des mots

L'amour lui donne des ailes

Elle ne savait pas parler elle a écrit

Elle n'a rien osé dire cela elle n'aurait jamais pu le dire

Quand il l'embrassait elle restait silencieuse il en venait à se demander si elle en était heureuse

Mais ses grands yeux effrayés parfois il lui semblait qu'ils disaient non – c'était erreur d'interprétation de ne rien dire

Pourtant la petite mélodie avant de s'endormir elle se le récitait « je t'aime » jusqu'à ne plus percevoir le sens des mots – la mélodie était devenue familière en elle mais jamais elle ne lui aurait dit

Jamais – elle pensait que les gestes diraient

Le silence

Je n'arrive pas à l'imaginer dans le silence. Lui, le plus grand rôle du répertoire français, Arnolphe. De ces tirades qui n'en finissent pas. Il aurait toujours de la musique avec lui, des amis/passe-temps/rempli-paroles.

Il ne s'arrête pas.

Sa méditation est en marche elle se vit de se montrer et de se prononcer, c'est une fausse méditation, c'est une auto-objectivation permanente de lui-même, Regardez-moi J'existe il ne se perdra pas en lui il délimitera – en taillant sa belle dans le marbre c'est lui-même qu'il taille il se découpe toujours plus étroits les contours il pense que son langage limitera sa silhouette – comme les anorexiques qui montrent leurs bras leurs jambes Arnolphe montre ses mots ses limites cadre toujours plus étroit.

J'entendais tout le bruit dans le profond silence :

L'un, l'autre, ils s'accusaient de cette violence ;

Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,

Sont venus doucement tâter si j'étais mort.

Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,

J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.

Horace tient la figure du mort. Il tient la figure de celui d'ailleurs. Il vient dans son silence. À moitié morte à moitié vivante Agnès attendait son mort-vivant. Dans le profond silence Horace quelques instants était mort. Que serait-il advenu si Horace était réellement mort ?

Horace est mort. Le petit chat est mort Horace est mort elle répète ces mots il y avait une lumière la lumière s'est éteinte avant d'être saisie

Enfant elle voulait attraper la flamme de la bougie et au moment de l'attraper, la flamme disparaissait

Elle regardait

Ces mots à peine nés

Soufflés à coup de bâton sur le crâne

Horace l'avait sortie du silence, la voilà replongée. Elle porte les habits du deuil. Georgette et Alain sont partis on les a remerciés. Elle est seule dans ses vêtements noirs dans la grande maison elle ne se nourrit plus elle creuse les silences en elle, ce jour-là elle a dit d'une voix forte JE NE ME MARIERAI PAS ce jour-là elle a pleuré gueulé elle l'a frappé depuis elle se tait toutes les paroles sont sorties soudain pour l'instant elle tient – Arnolphe attend la fin du statut quo

« Je ne peux pas t'obliger au silence
mais je ne sais pas comment je peux te laisser parler »
disait le choeur à Ajax

Ajax s'abat contre la lance qui lui transperce le corps

Agnès s'est coupé la langue elle saigne dans la bouche d'autres se sont crevés les yeux de ne plus voir elle se coupe la langue elle ne parlera plus

Arnolphe, vermicelle de paroles proliférantes pour la faire sortir du deuil petits mots minables excuses et détours et silences déjoués pour dire c'est fini – elle ne veut plus rien finir – elle aimerait mettre pause – et se retirer – elle s'est retirée la bouche

Elle, toute sa vie entière elle sera deuil c'est cela qu'elle souhaite comme les enfants boudeurs qui refusent de parler et sortent leur carnet de notes pour s'exprimer – elle aura son petit carnet elle ne parlera plus

Sur la tombe le jour de l'enterrement elle dépose sa langue dans une lettre cachetée

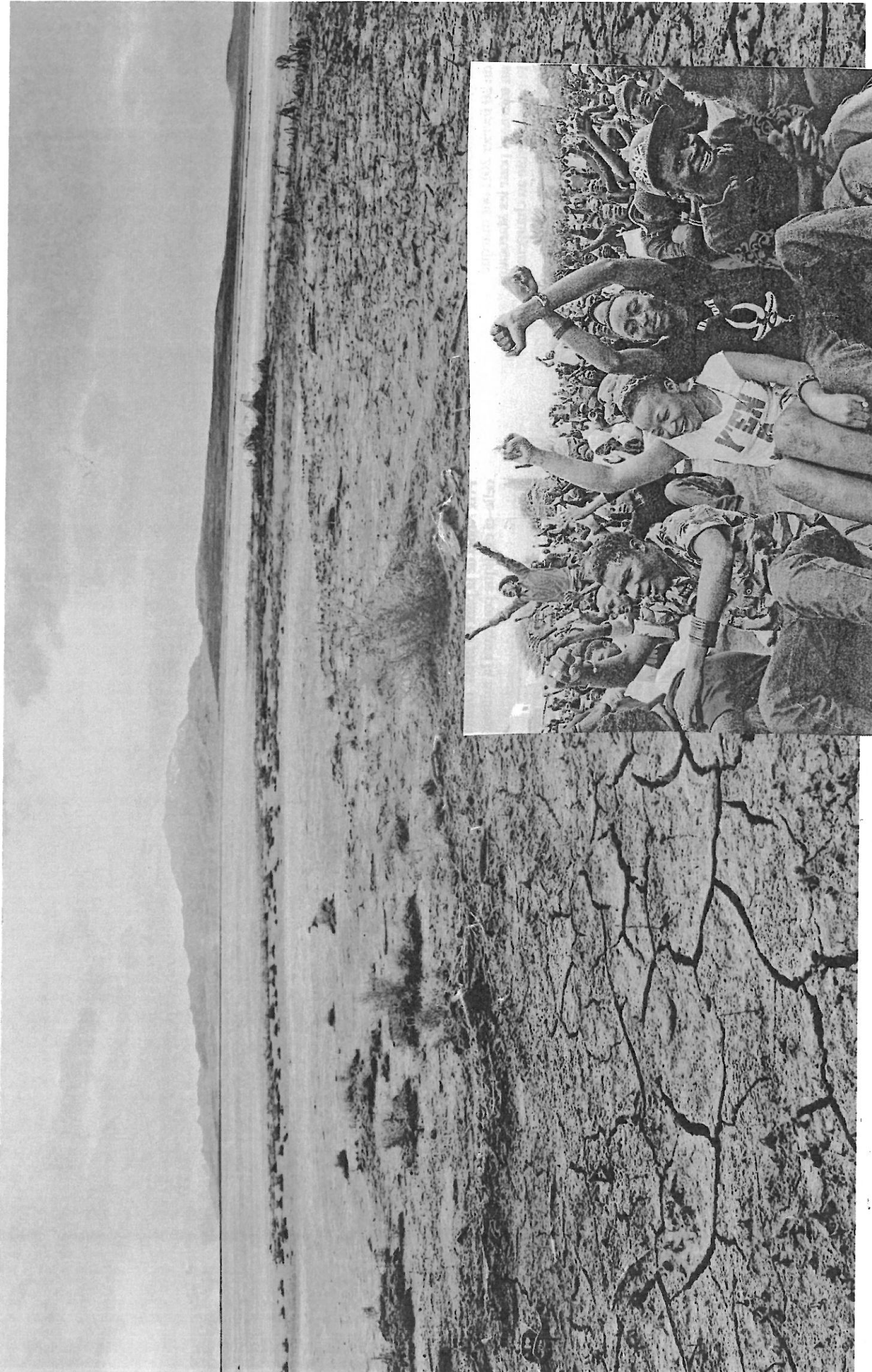
Vœu de silence

La langue est retournée au pays des morts

Van Gogh a continué à peindre encore elle épousera Arnolphe encore l'attente ne peut durer indéfiniment le deuil ne peut durer indéfiniment elle n'attend plus rien son visage est blanc

Il dit qu'elle est muette depuis l'enfance raison de plus de la protéger elle sait mais elle ne pourra plus parler sa langue dans l'enveloppe cachetée.

Adèle Gascuel

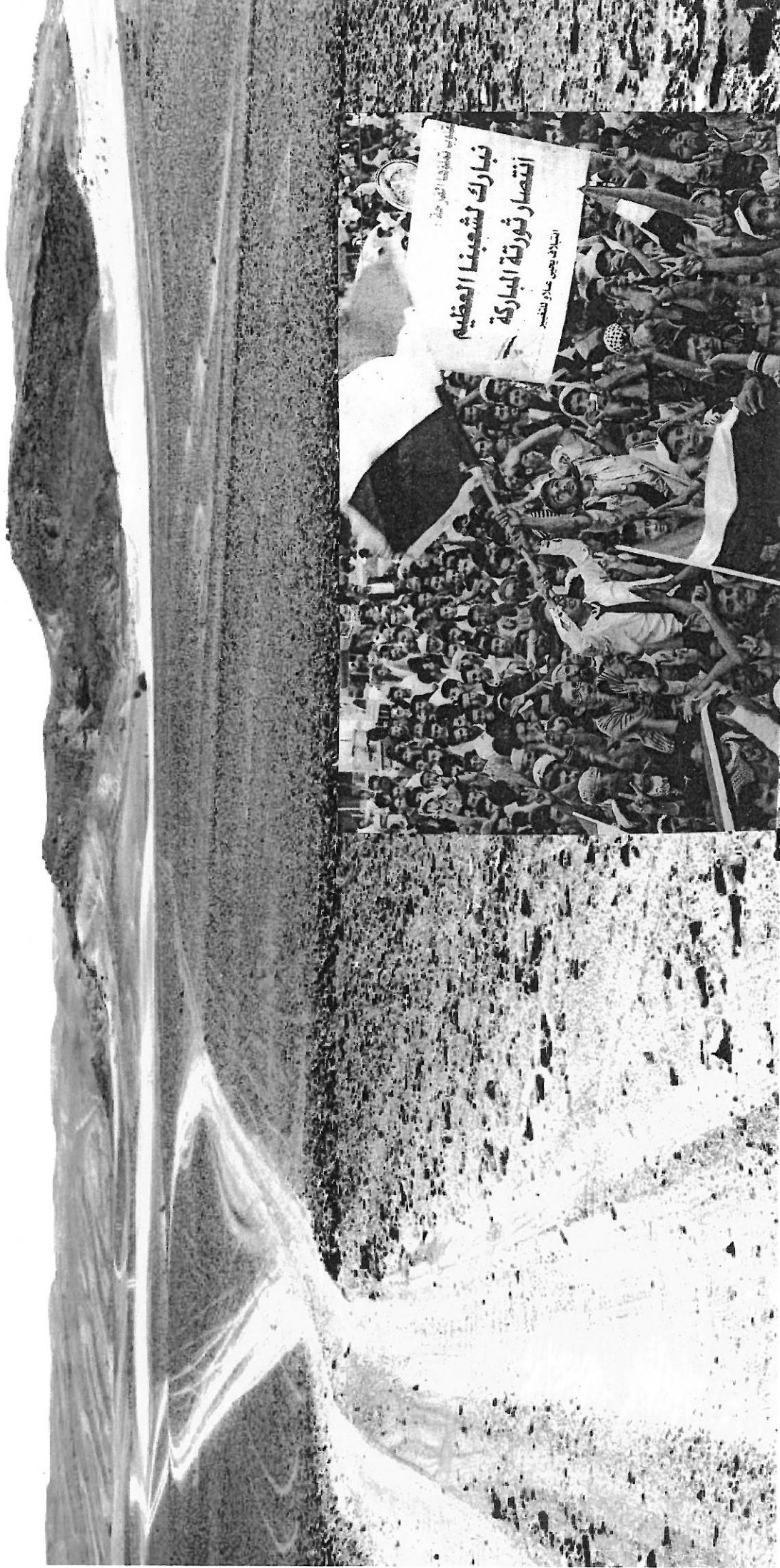


HORACE

J'étais, à dire vrai, dans une grande peine ;
Et je bénis du Ciel la bonté souveraine,
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire ;
Et par un incident qui devait tout détruire.
Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avait su donner :
Mais étant sur le point d'atteindre à la fenêtre
J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paraître,
Qui sur moi brusquement levant chacun le bras
M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas ;
Et ma chute aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont était je pense mon jaloux,
Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups,
Et comme la douleur un assez long espace
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
J'entendais tout leur bruit dans le profond silence,
L'un l'autre ils s'accusaient de cette violence,
Et sans lumière aucune en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étais mort.
Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.

Molière, *L'École des femmes*, Acte V, sc.2

J'ENTENDAIS TOUT LEUR BRUIT DANS LE PROFOND SILENCE



Enjoy The Silence

Depeche mode

Words like violence
Break the silence
Come crashing in
Into my little world
Painful to me
Pierce right through me
Can't you understand
Oh my little girl
All I ever wanted
All I ever needed
Is here in my arms
Words are very unnecessary
They can only do harm
Vows are spoken
To be broken
Feelings are intense
Words are trivial
Pleasures remain
So does the pain
Words are meaningless
And forgettable
All I ever wanted
All I ever needed
Is here in my arms
Words are very unnecessary
They can only do harm
Enjoy the silence

Retrouver la parole est notre histoire

Jean Daive (à Bernard Noël)

Enfin
j'ai voulu m'entendre crier
me voir
ouvrir la bouche
et parler
toujours dans aujourd'hui

associer une théorie de la présence
qui nous a emportés
dans le regard

jusqu'à exiger une fonction
de la transparence.

Notre rencontre
(un cristal en fusion)
comment s'appelle-t-elle ?
C'est tout d'abord une
conscience du corps,
de ses états extrêmes, de ses mouvements
imperceptibles
de sa pensée
dans la clairvoyance
d'un jeu de va-et-vient
à l'infini.

Tu dis :
"Je ne me connais qu'en
me niant, me lisant alors
dans la résistance que
j'oppose à ma négation."

Puis surviennent le silence vertigineux
et le vide un jour énonçable

puis la fin de l'Histoire
et l'explosion du savoir

puis l'objet des yeux
c'est-à-dire l'image.
Le mouvement vers la vérité
se règle sur un désarroi, il ne laisse aucun répit.

L'oeil regarde son regard
et la matière même
du regard
est à l'image de la vie
faite d'un temps

à l'intérieur de l'espace

et cela se projette aussi
en écriture
en érotisme --
substance qui passe en disant
"Je suis".

Comment est-ce arrivé
dans une telle dimension
avec une telle nécessité de l'autre ?

Tu répètes :
"Qui parle en moi ?"

Qui est le voyant vu ?
Qui est celui
qui a vu sa matière se penser ?

Deux livres témoignent --
Extraits du corps.
Décimale blanche.

Tu viens de là. Tu viens de l'arbre d'os.

Je viens de là
je viens d'une descente au
tombeau, elle se déroule dans un bol renversé
où se dresse le ciel tout entier.

Tu écris :
"A vingt ans, j'avais déjà
longuement travaillé sur la
Gravitation spirituelle.
Réfléchissant sur le fait
que souvent
(exemple chez les Romantiques
allemands) l'amitié
précède l'oeuvre
et l'aide à s'épanouir
j'aurais voulu définir --
aussi mathématiquement
que possible --
la loi qui gère
ces constellations spirituelles
de créateurs."

Au commencement est le Verbe --
peut-être --

inventer le corps suppose
ensuite inventer le
langage.

Ouvrir la bouche, c'est
ouvrir les yeux.

Le regard trouve, le regard
reconnaît les mots.

J'écris pour en fixer une mémoire
aussi bien
une mémoire du langage
et me livrer à ces deux sources.
Ta présence au temps et au temps de ma
présence
a précipité ce que je n'avais jamais entendu
en moi.

Ce qu'elles sont
ces pages qui impriment un corps
ajourées et trouées
qui expriment un corps et son
processus géniteur
(il me soustrait ?)

La pensée de fantômes
au-dedans --
possédante aussitôt que lue
hantée aussitôt qu'apparue
fendue d'une ombre immense
aussitôt que parcourue

processus qui reconstitue
visions, impulsions, espace non fini.

Il y a *les Filles du feu*
dans *Extraits du corps*
et *le double du double*.

Cela s'étage dans un prisme unique
en gammes exaspérées
désespérées
à l'image d'une fin
qui ne cesse d'appeler
et d'agir
pour davantage dessaisir.

Un corps ne se rend plus nulle part
selon toi
il pense le feu de la terre

par extraits, par retraits, par infinis
aux mille plis
par défaillances, par souvenirs, par transports,
par souffrances
par projections, par arrachements, par dépôts
visionnairement.

Un corps est une écriture qui émulsionne sa
pensée.

C'est éruptif
inventif
d'apparitions originelles
à l'occasion du phénomène de la conscience --
"Je suis ou Je deviens
ou Je me vois vu ou --"
La bouche est plus que réversible

elle est un carré magique --

elle organise tous les espaces, tous les énoncés
sans fin

pour dire et taire, pour dédire, contredire et
taire
maudire et taire

elle donne accès à l'oracle

la bouche lance les lettres
dans le bol céleste
chiffre le sens et le sens
déchiffre le centre de leur amitié.

Tu écris :
"Je construis un espace
qui donnera du sens à
une précipitation verbale."

Nos bouches aiment
le bord.

Le bord est à lui seul
tous les univers.

Retrouver la parole est notre histoire
parce que le vide nous a placés
dans un rêve impossible
à ne pas parler.

Ceci pour toi -- improvisation dessus -
affectueusement.

~~Ah! je suis las de ces très hauts, de ces meilleurs : j'aspirais à m'élever loin, hors de leur « hauteur » à partir vers le surhumain!~~
~~L'horreur me prit lorsque je vis ces meilleurs tous nus : alors les ailes me poussèrent pour m'envoler vers de lointains futurs.~~
~~Vers des futurs plus lointains, des midis plus au midi encore que ne les a jamais rêvés aucun artiste : vers des lieux où des dieux auraient honte de tout vêtement.~~
~~Mais je veux vous voir travestis, vous qui êtes les proches, vous, compagnons en humanité et je veux vous voir endimanchés et vaniteux et dignes, je veux vous voir en « bons et justes ».~~
~~Et moi-même je veux être assis parmi vous, travesti, — pour que je vous méconnaisse, vous, et que je me méconnaisse moi-même : voilà en effet moi-même subrepticement d'homme. »~~

Ainsi parlait Zarathoustra.

L'HEURE LA PLUS SILENCIEUSE

« Que m'est-il arrivé, mes amis? Vous me voyez troublé, comme emporté, à la fois rétif et docile, prêt à m'en aller, — prêt, hélas, à vous quitter. Oui, il faut encore une fois que Zarathoustra se

retire dans sa solitude : mais c'est sans plaisir, cette fois, que l'ours retourne à sa caverne!

Que m'est-il arrivé? Qui donc me l'ordonne? — Hélas, c'est ma coléreuse maîtresse qui le veut ainsi, elle m'a parlé; vous ai-je donc jamais dit son nom?

Hier-soir m'a parlé mon heure la plus silencieuse : tel est le nom de ma terrible maîtresse.

Et voilà ce qui s'est passé, — car je dois tout vous dire, afin que votre cœur ne s'endurcisse point contre celui qui vous quitte soudainement!

Connaissiez-vous l'effroi qu'éprouve celui qui s'endort?

Il en frémit jusqu'aux orteils de ce que le sol se dérobe et que le rêve commence.

Ceci, je vous le dis à titre de parabole. Hier, à l'heure la plus silencieuse, le sol se déroba sous moi : le rêve commençait.

L'aiguille avançait, l'horloge de ma vie reprenait son souffle, — jamais je n'entendis pareil silence autour de moi : au point que mon cœur en frissonnait.

Alors quelque chose me parla sans voix : « Tu le sais, Zarathoustra? »

Et je criai d'effroi devant ce murmure et le sang se retira de mon visage : mais je me tus.

Alors quelque chose me parla à nouveau sans voix : « Tu le sais, Zarathoustra, mais tu ne le dis pas! »

Et je répondis comme par défi : « Oui, je le sais, mais je ne veux pas le dire! »

Alors quelque chose, de nouveau, me parla sans

NIETZSCHE, Ainsi parlait Zarathoustra

voix : « Tu ne veux pas, Zarathoustra? Est-ce bien vrai? Ne te cache pas dans ton défi. »

Et je pleurai et tremblai comme un enfant et je disais : « Ah! j'aimerais bien, mais comment pourrais-je! Fais moi grâce de cela! C'est au-dessus de mes forces! »

Alors de nouveau quelque chose me parla sans voix : « Qu'importe ta personne? Tu n'es pas encore assez humble à mon gré. L'humilité a la peau la plus dure. »

Et je répondis : « Que n'a pas déjà porté la peau de mon humilité? J'ai habité au pied de mes hauteurs : combien hauts sont mes sommets? Personne ne me l'a encore jamais dit. Mais je connais bien mes vallées. »

ALORS DE NOUVEAU quelque chose me parla sans voix : « O Zarathoustra, celui qui doit transporter des montagnes, celui-là transporte aussi les vallées et les dépressions. »

Et je répondis : « Jusqu'ici mes paroles n'ont pas encore déplacé de montagnes et ce que j'ai dit n'a pas atteint les hommes. Je suis certes allé vers les hommes, mais je ne suis pas encore arrivé jusqu'à eux. »

Alors de nouveau quelque chose me parla sans voix : « Qu'en sais-tu? La rosée tombe sur l'herbe, quand la nuit est la plus silencieuse. »

Et je répondis : « Ils se moquèrent de moi lorsque je trouvai mon propre chemin et que je le pris; et en vérité, mes jambes m'en tremblaient alors. »

Et ils me dirent : « Tu as désappris le chemin, maintenant tu désapprends également la marche! »

Alors quelque chose de nouveau me parla sans voix : « Qu'importe leur moquerie? Tu es de ceux qui ont désappris l'obéissance : maintenant tu dois commander!

Ne sais-tu pas qui est celui qui est le plus nécessaire à tous? Celui qui ordonne de grandes choses.

Accomplir de grandes choses est difficile : mais ce qui est plus difficile encore, c'est d'ordonner de grandes choses.

Voilà ce qui est en toi ce qu'il y a de plus imparadonnable : tu as la puissance et tu ne veux exercer le pouvoir. »

Et je répondis : « Il me manque la voix du lion pour commander. »

Alors, encore, quelque chose me parla comme un murmure : « Ce sont les mots les plus silencieux qui amènent la tempête. Des pensées qui viennent sur des pattes de colombes mènent le monde. »

O, Zarathoustra, tu dois aller comme une ombre de ce qui viendra forcément : ainsi tu vas commander et tu avanceras tout en commandant. »

Et je répondis : « J'ai honte. »

Alors, de nouveau, quelque chose me parla sans voix : « Il te faut encore devenir enfant et sans honte. »

La fierté de la jeunesse est encore sur toi, c'est tard que tu es devenu jeune : mais celui qui veut devenir un enfant, celui-là doit encore surmonter sa jeunesse. »

Et je réfléchis longtemps et je tremblais. Mais enfin je dis ce que j'avais dit au début : « Je ne veux pas. » Alors il s'éleva un rire autour de moi. Oh! douleur. Combien ce rire me déchira les entrailles et me fendit le cœur!

Et pour la dernière fois il me fut parlé : « Ô Zarathoustra, tes fruits sont mûrs, mais tu n'es pas mûr pour tes fruits!

Aussi te faut-il retourner à ta solitude : car il te faut devenir « à point. »

Et cela rit encore et s'enfuit : puis tout se tut autour de moi comme d'un double silence. Mais moi j'étais étendu sur le sol et la sueur coulait de mes membres.

— Maintenant vous avez tout entendu, et pourquoi je dois retourner à ma solitude. Je ne vous ai rien caché, mes amis.

Mais vous m'avez aussi entendu vous dire quel est celui des hommes qui est le plus secret, — et qui veut l'être!

Ah, mes amis! J'aurais encore quelque chose à vous dire, j'aurais encore quelque chose à vous donner! Pourquoi ne le donné-je pas? suis-je avare? »

Lorsque Zarathoustra eut dit ces mots, toute la puissance de la douleur l'envahit et la proximité de l'adieu qu'il allait dire à ses amis, au point qu'il en pleura tout haut et personne ne savait comment le consoler. Mais la nuit venue, il parut seul et quitta ses amis.

TROISIÈME PARTIE

« Vous levez les yeux lorsque vous aspirez à vous élever et moi je baisse le regard car je suis déjà en haut.

Qui d'entre vous peut à la fois rire et être sur la cime?

Celui qui gravit les plus hautes montagnes, celui-là se rit de toutes les tragédies qu'elles sont réelles ou jouées. »

Zarathoustra (Être et terre).

OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES

Les princes voisins se réunissent, et les villes d'alentour supplient leurs rois d'apporter des consolations à Pélops ; c'étaient Argos et Sparte, Mycènes, où devaient régner les Pélopidés, Calydon qui n'était pas encore en butte au terrible courroux de Diane, la fertile Orchomène, Corinthe, célèbre par son airain, la superbe Messène, Patras, l'humble Cléone, Pylos où régna Nélée, Trézène que Pitthée ne gouvernait pas encore, et toutes les cités que l'isthme renferme entre deux mers, et toutes celles que du haut de cet isthme l'oeil aperçoit au-delà. Qui pourrait le croire ? Athènes, tu manquas seule à ce pieux devoir. La guerre y mit obstacle ; des bordes barbares avaient passé les mers, et porté l'épouvante dans les murs de Mopsus ;

Térée, roi de Thrace, armé pour la défense d'Athènes, les avait dispersées et illustré son nom par cette victoire. Sa puissance, ses richesses, le nombre de ses sujets, l'éclat de son origine, qui le faisait sortir du noble sang de Gradivus, tout porta Pandion à lui donner la main de Procné. Mais Junon, qui préside au mariage, l'Hyménée et les Grâces ne s'approchèrent pas de leur couche. Pour l'éclairer, les Euménides allumèrent leurs torches aux flammes d'un bûcher ; les Euménides préparèrent le lit nuptial, où vint se reposer un hibou profane, qui s'était abattu sur leur toit.

C'est sous ces auspices que s'unirent Procné et Térée ; c'est sous ces auspices qu'ils donnèrent la vie

à un enfant. Cependant la Thrace les entoure d'hommages ; elle rend grâces aux Dieux, et veut que le jour où la fille de l'illustre Pandion devint l'épouse de son roi, et celui où Itys vint au monde, soient consacrés par des fêtes solennelles : tant l'homme est aveuglé sur ses véritables intérêts ! Déjà le soleil, au terme de sa révolution, avait cinq fois ramené l'automne, lorsque Procné, mêlant aux discours les caresses, dit à son époux : « Si j'ai quelque empire sur toi, souffre que j'aie vu ma soeur, ou qu'elle vienne elle-même en ces lieux ; tu promettras à mon père son prompt retour auprès de lui : le bonheur de la voir est la plus grande faveur que je puisse recevoir de toi ». Térée fait lancer les vaisseaux à la mer ; secondé par la rame et les voiles, il touche au port d'Athènes, et pénètre dans le Pirée. Arrivé auprès de son beau-père, ils unissent leurs mains, et l'entretien commence sous d'heureux auspices. Térée expose d'abord le motif de son voyage et le vœu de son épouse ; il s'engage à ramener promptement Philomèle : en ce moment elle paraît, riche de brillants atours, plus riche encore de sa beauté. Telles on peint les Naiades et les Dryades, quand elles se montrent au milieu des forêts, si toutefois on leur suppose ce luxe d'ornements et de parure. A la vue de la jeune fille, Térée s'enflamme, comme les blancs épis à l'approche du feu, ou comme s'embrasent les feuilles,

l'herbe desséchée et la paille légère. La beauté de Philomèle suffisait pour séduire ; mais Térée trouve dans son naturel un nouvel aiguillon à son amour ; le coeur des Thraces est si prompt à ressentir les ardeurs de Vénus ! Il brûle de ses feux et des feux du climat qui l'a vu naître. Dans ses désirs impétueux, il ne pense qu'à corrompre les vigilantes compagnes de Philomèle et sa fidèle nourrice ; il veut la tenter elle-même par de riches présents, il veut l'acheter, s'il le faut, au prix de son royaume, l'enlever et soutenir son rapt par la force des armes. Il n'est rien que n'ose son amour effréné, et son coeur ne peut plus contenir la flamme qui le dévore. Déjà tout délai l'importune, il revient avec une ardeur empressée aux vœux de Procné ; les désirs de Procné servent de voile à ses propres désirs. L'amour le rend éloquent ; ses instances sont-elles trop vives, c'est Procné qui l'exige ; il a même recours aux larmes, comme si Procné les avait commandées. Dieux ! quelle nuit obscure enveloppe le coeur humain ! Les efforts de Térée pour consommer un crime font croire à sa vertu ; ce crime fait sa gloire. Que dis-je ? Philomèle s'associe à ses désirs ; elle jette ses bras caressants autour des épaules de son père, et demande qu'il lui soit permis de se rendre auprès de sa soeur ; c'est au nom de sa vie, et c'est contre sa vie qu'elle implore cette faveur. Térée la contemple, et déjà il la possède du regard ; les baisers qu'elle donne à son père, les bras dont elle étreint son cou, tout est pour lui aiguillon, tout est flamme, tout sert d'aliment à son délire. Toutes les fois qu'elle embrasse son père, il voudrait être son père : et s'il l'était, serait-il moins impie ! Pandion cède aux prières de ses filles ; Philomèle transportée de joie rend grâce à son père. Infortunée ! Elle regarde comme un bonheur pour sa soeur et pour elle ce qui doit les perdre toutes les deux. Phébus n'avait plus qu'un étroit espace à parcourir, et ses chevaux frappaient déjà de leurs pieds la région où s'incline l'Olympe. On dresse avec une pompe royale les tables du festin, les dons de Bacchus coulent dans des coupes d'or, et chacun va goûter les douceurs du sommeil.

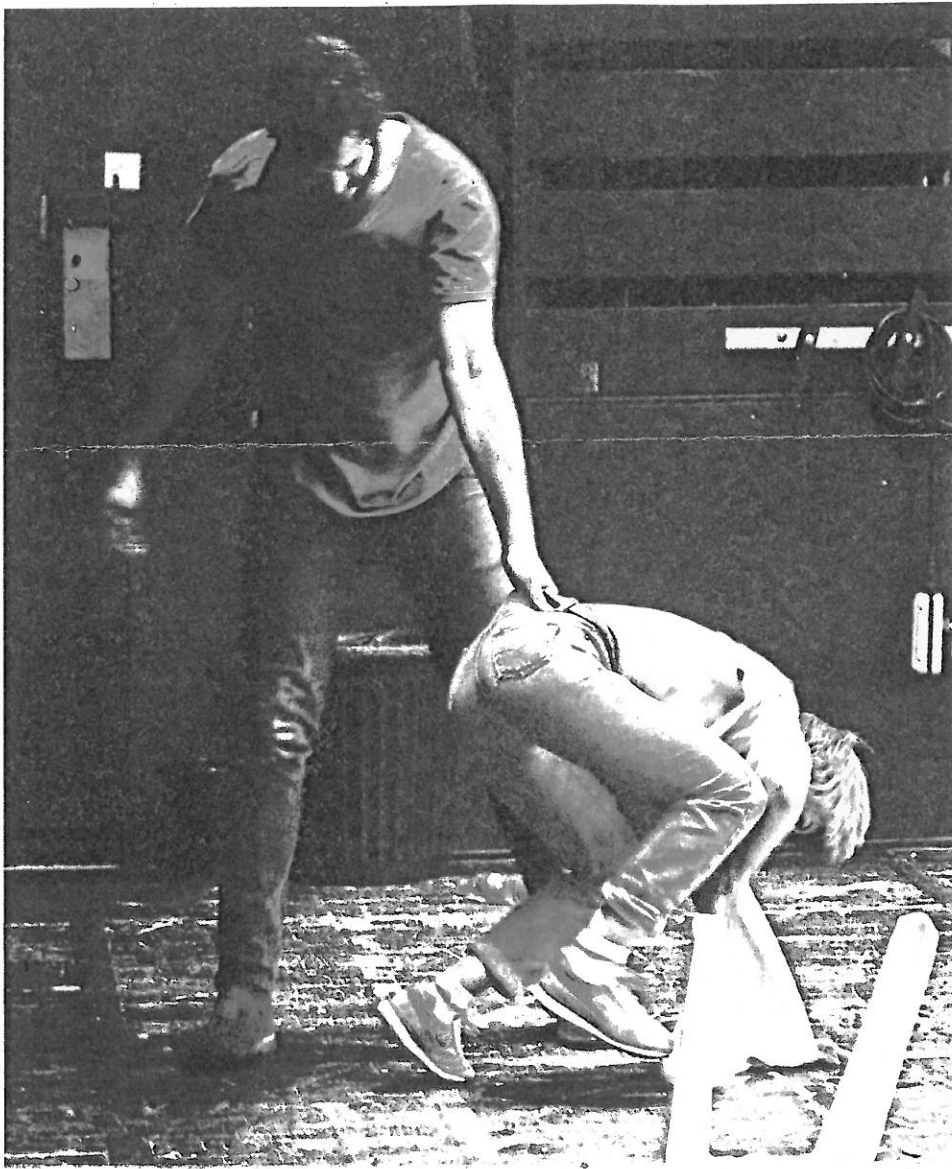
Le roi de Thrace est séparé de Philomèle, mais elle remplit son coeur qui bouillonne ; il se rappelle ses traits, sa démarche, ses mains ; les charmes qu'il n'a pas vus encore, il se les représente au gré de ses désirs ; il attise lui-même le feu qui le dévore, et son ardeur inquiète éloigne de lui le sommeil. Le jour brille : Pandion presse la main de son gendre prêt à partir, et, les yeux baignés de larmes, il lui recommande sa compagne : « O mon gendre bien-aimé ! puisqu'un pieux motif m'y oblige, puisque mes deux filles le veulent ainsi, et que tu le veux toi-même, ô Térée ! je te la confie. Mais au nom de la bonne foi, par les liens qui unissent nos coeurs, par les dieux immortels, je t'en conjure, veille sur elle avec l'amour d'un père. Hâte-toi de me rendre ce doux appui de ma vieillesse :

tout délai m'en semblera long. Et toi, Philomèle (c'est assez que ta soeur vive loin de nous), si tu as quelque tendresse pour ton père, presse le moment de ton retour». Telles étaient ses prières ; en même temps il couvrait sa fille de baisers, et mêlait à ses prières de douces larmes. Comme un gage de foi, il prend la main de Térée et celle de Philomèle et les serre dans la sienne ; il leur donne pour sa fille et pour son petit-fils, qui vivent éloignés de lui, de doux embrassements en souvenir de tendresse. Enfin, il peut à peine prononcer le dernier adieu d'une voix entrecoupée de sanglots, et lui-même il s'effraie des tristes pressentiments qui s'élèvent dans son âme. Cependant Philomèle est montée sur le vaisseau à la poupe éclatante ; la rame fend les flots, et la terre semble s'éloigner. «Je triomphe, s'écrie Térée, j'emporte avec moi l'objet de mes vœux !» Le barbare ! il tressaille de joie, et ne diffère qu'à regret son bonheur ; son regard ne se détourne pas un moment de sa victime : ainsi, quand l'oiseau de Jupiter enlève un lièvre dans ses serres recourbées et le dépose dans son aire, à la cime d'un arbre, il fixe sur sa proie, qui ne saurait lui échapper, l'oeil avide d'un ravisseur. Déjà on touche au terme du voyage ; déjà les matelots fatigués sortent de leurs vaisseaux et descendent sur le rivage natal.

Le roi de Thrace entraîne la fille de Pandion dans un antre caché au fond d'une antique forêt ; il l'enferme pâle, tremblante, livrée à mille craintes, fondant en larmes, et demandant où est sa soeur. Il lui dévoile alors son infâme dessein, et triomphe, par la violence, d'une vierge qui, seule et sans appui, ne cesse d'implorer par ses cris impuissants et son père et sa soeur, et les dieux avant tout. Elle tremble comme la timide brebis qui, blessée par un loup et arrachée de sa gueule, ne se croit pas encore en sûreté, ou comme la colombe qui palpite de crainte à la vue de ses plumes rougies de son propre sang, et redoute encore les serres avides dont elle a senti l'étreinte. Bientôt, revenue à elle-même, Philomèle arrache ses cheveux épars, meurtrit son sein avec désespoir, et, tendant les bras vers Térée, elle s'écrie : «Barbare ! qu'as-tu fait ? Eh quoi ! monstre cruel, ni tes ordres de mon père, ni ses pieuses larmes, ni le souvenir de ma soeur, ni ma virginité, ni les droits de l'hymen, rien n'a pu te toucher ! Tu as tout profané ! Je suis devenue la rivale de Procné, et toi l'époux des deux soeurs ! Ah ! je ne méritais pas cet horrible destin. Que ne m'ôtes-tu la vie, perfide, pour combler la mesure du crime ? Eh ! que ne m'as-tu frappée avant un exécrationnable inceste ? Je serais descendue pure au séjour des ombres. Si les dieux ont des vœux pour de tels attentats, si leur puissance subsiste encore, si tout n'a pas péri avec mon innocence, un jour je serai vengée. Moi-même je braverai la honte pour publier tes forfaits. Si je retrouve ma liberté, j'irai les raconter à l'univers ; si tu me retiens captive au fond de ces forêts, je les ferai retentir dans ces forêts ; j'attendrirai les rochers témoins de mon malheur. Puisse ma voix monter jusqu'au ciel, et jusqu'aux dieux, s'il en est qui l'habitent !»

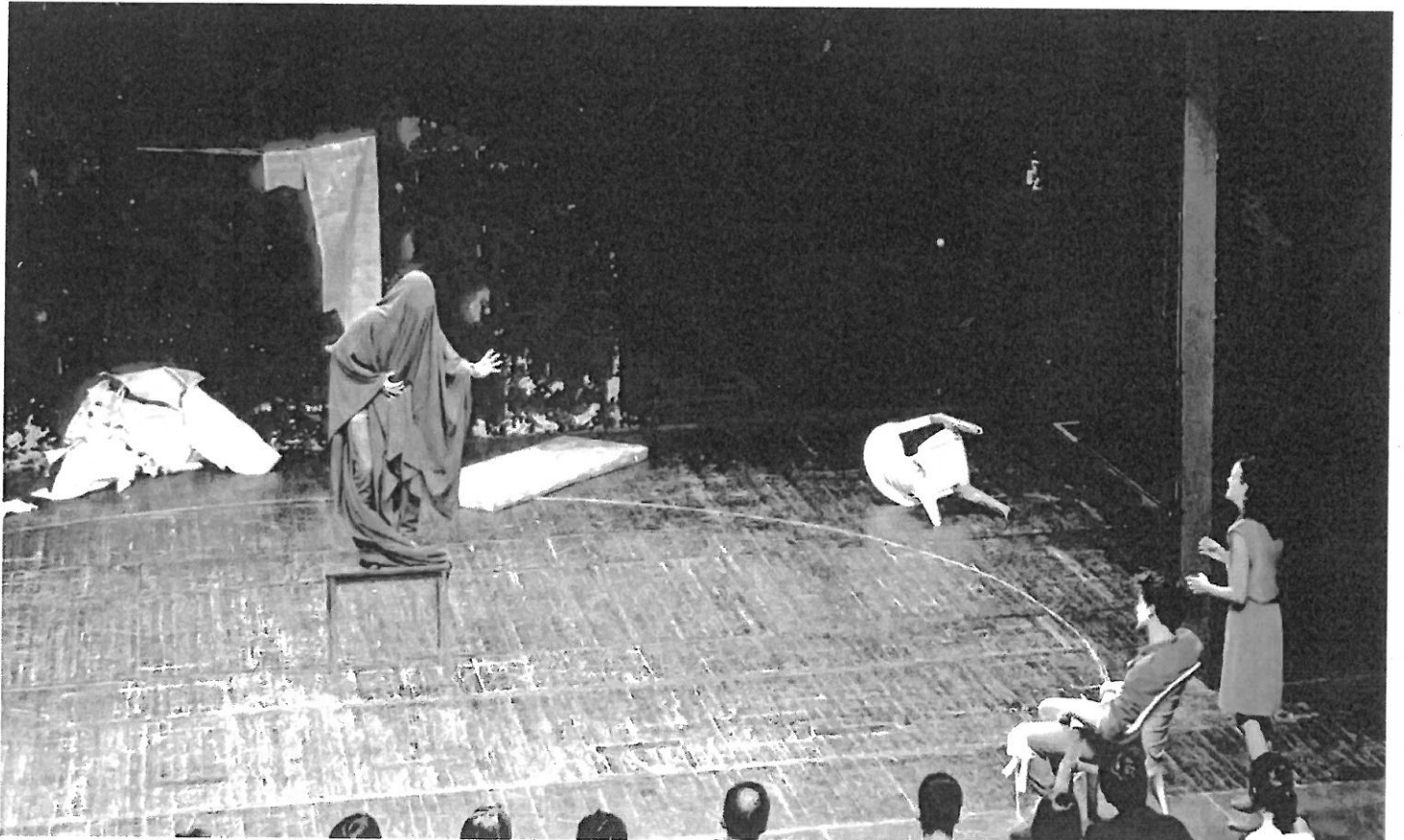
Ces menaces excitent au même degré la fureur et la crainte dans l'âme du farouche tyran ; dans un transport de fureur et de crainte, il tire du fourreau le glaive qui pend à sa ceinture, saisit Philomèle par les cheveux, lui tord les bras et l'enchaîne ; Philomèle lui tend la gorge : à la vue du glaive, elle avait espéré la mort. Mais tandis que sa bouche indignée appelle incessamment son père et s'efforce de crier, Térée presse sa langue entre deux fers mordants, et la coupe jusqu'à la racine ; elle tombe, encore murmurante sur la terre ensanglantée : ainsi la queue d'un serpent mutilé frémit et cherche, en mourant, la trace du corps auquel elle appartenait. Après cet attentat, Térée, dit-on (j'ose à peine le croire), assouvit plus d'une fois ses désirs sur le corps de sa victime. Souillé d'un tel crime, il ne craint pas de paraître devant Procné qui, en voyant son époux, lui demande sa soeur. L'imposteur pousse des gémissements ; il annonce faussement la mort de Philomèle, et ses larmes confirment son récit. Procné déchire les vêtements qui flottent, chargés d'or, sur ses épaules ; elle se couvre de deuil, élève un cénotaphe, et, sur la foi d'un trépas mensonger, elle offre aux mânes de sa soeur de funèbres présents. Elle pleure ; mais ce n'est point ainsi qu'il faut pleurer les destins de sa soeur. Le dieu du jour avait accompli, à travers les douze signes, la marche de l'année. Et Philomèle, que peut-elle faire ? Des gardes opposent une barrière à sa fuite, et les murs épais de sa prison s'élèvent taillés dans le roc. Sa bouche muette ne peut révéler son malheur ; mais la douleur est industrieuse, et le génie naît de l'adversité. Suivant l'art de ces temps barbares, elle compose un tissu où sa main ingénieuse, mêlant les fils de pourpre aux fils blancs, trace le crime de Térée. Dès qu'il est achevé, elle le confie à un esclave, et l'invite, par un geste, à le porter à la reine. L'esclave s'empresse de remettre à Procné le tissu, sans connaître l'objet du message. L'épouse du cruel tyran le déroule, et lit la déplorable aventure de sa soeur. Qui le croirait ? elle garde le silence ; la douleur lui ferme la bouche, et sa langue cherche en vain des paroles ou puisse éclater toute son indignation. Sans s'arrêter à répandre d'inutiles larmes, sa fureur l'emporte à tout oser, et la plonge tout entière dans des pensées de vengeance.

L'ÉCOLE
DES
FEMMES
—
REPRÉSENTATION



ASAX
REPÉTITIONS

"LE SO



DOM SUNN - REPRESENTATION

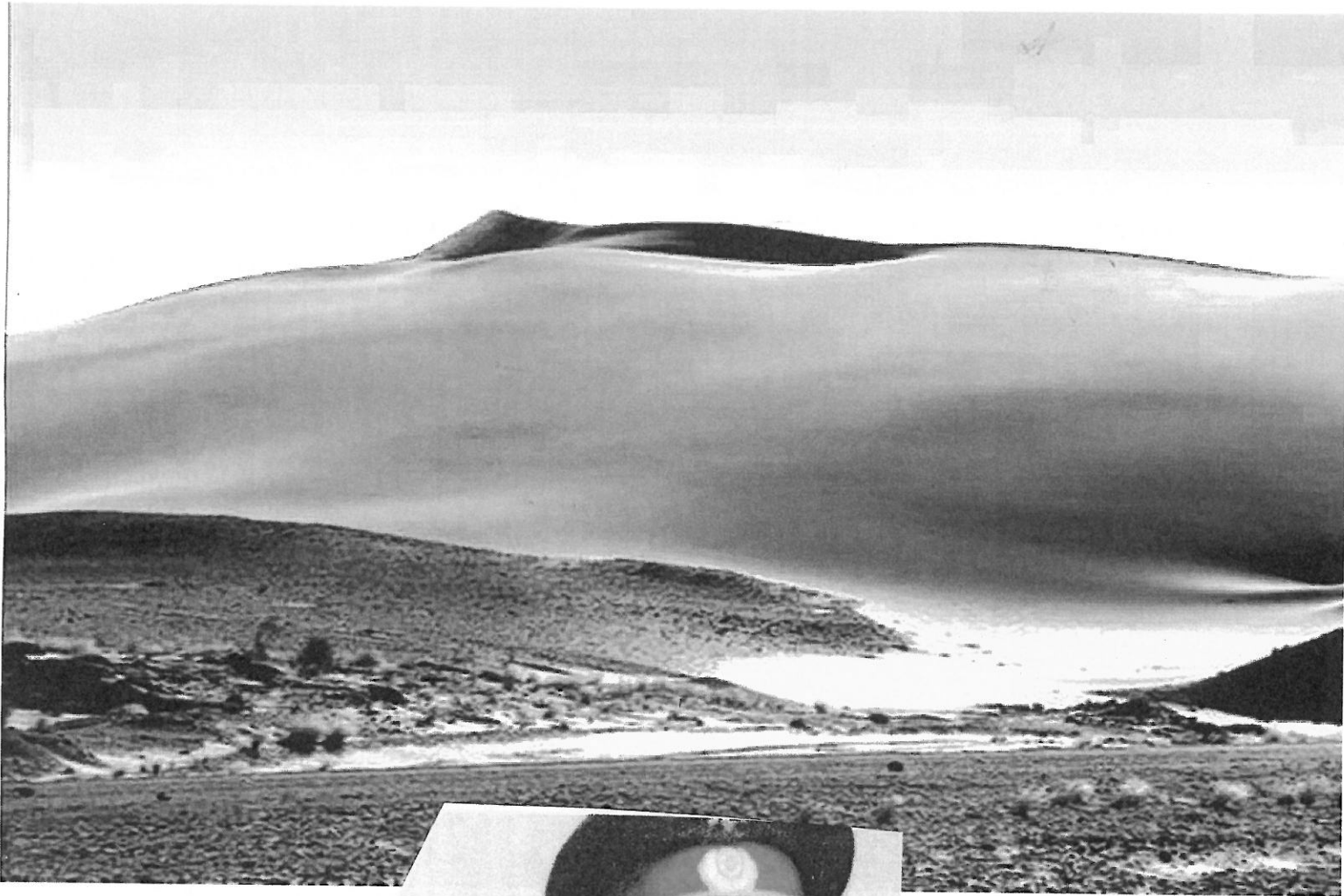


ULÈVEMENT DES CORPS "

ADAX /
REPTITIONS



Benoit Martin



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mardi 27 Mai 2014

Atelier de transmission

Maria et Maryline sont ce matin avec Chloé et Thomas (c'est aujourd'hui leur dernière transmission).

La violence déployée au sein même de la pièce et du texte est une chose qui marque Maryline. Cela conduit la discussion à s'orienter vers la question de la condition de la femme. On parle aussi du traitement de la parole, du débit souvent rapide du texte, de cette manière de faire jaillir les mots. Pour Maria qui n'est pas d'origine francophone il est difficile de suivre entièrement le texte et elle est intriguée par les nombreux jeu de mots inventés dans la représentation. Chloé et Thomas dressent alors un rapide contexte historique de *L'École des femmes* et parlent notamment des syllabes sales dont est friand Molière.

Des lectures sont dirigées de sorte à ce que chaque mot soit découvert au moment même où il est prononcé. Les scènes entre Arnolphe et Agnès sont le support utilisé à la demande des participantes.

Ces deux scènes (celle où Agnès conte l'histoire des révérences – acte II, sc.5 – et celle où Agnès refuse l'amour d'Arnolphe – Acte V, sc.4 –) permettent aux deux participantes d'explorer la langue et les vers de Molière en se donnant comme consigne absolue d'être audible l'une pour l'autre.

À la fin de l'atelier, on peut remarquer qu'« Une grande évolution s'est fait sentir. Au bout de trois heures on commence à toucher du doigt quelque chose. C'est souvent à la fin que germe une recherche que l'on aimerait continuer à creuser. On voudrait tester plein de choses pendant les ateliers de transmission mais en fait c'est plus constructeur de rester sur une scène et d'approfondir. » comme le disait Chloé. « L'écoute dans la vie est souvent superficielle alors que pendant cet atelier l'écoute était précieuse. La parole est projetée et il faut savoir comment la récupérer. Souvent les paroles se percutent sans s'entendre, sans se répondre. Mais là j'ai senti que l'on s'écoutait véritablement. » dit Maryline en guise de conclusion.

Répétition

La mort d'Ajax est une succession d'invocations aux différents protecteurs de la mort comme de la vie. Il faut tout prévoir avant de partir pour toujours. Mais comment mourir ? De quelle manière s'en va Ajax ? De façon tragique ? Ou désinvolte et distant ? On essaye différentes pistes, tantôt graves et profondes, tantôt détachées et directes. Plongés dans de nombreuses interrogations, le travail tâtonne, allant de piste en piste, de découverte en découverte. Comment les signes s'évanouissent ? Comment la parole prend en charge ce qui est et ce qui n'est pas ? Le travail de contradiction permet d'explorer, de transformer, de construire des couches. « C'est un travail d'échos, de nouage, qui permet de faire apparaître de nouveaux matériaux. » confirme Gwenaël Morin avant d'indiquer son désir quant à la poursuite du travail corporel et vocal entamé sur *Ajax* : « Il y a aussi le chant et la danse sur Ajax que je veux qu'on continue. Et c'est ça le commos. En termes d'énergie et de folie. C'est là qu'on voit la folie d'Ajax. Quand il prend la décision d'y aller on retrouve le guerrier. Sans nécessairement travailler à l'unification, il y un chant qui permet d'atteindre à cette folie et le chœur ne dialogue pas avec Ajax. ». Certains comédiens qui jouent en ce moment Molière rejoignent la répétition d'*Ajax* afin de voir ce que produit un chœur plus nombreux et de continuer à participer à l'élan théâtral. *L'École des femmes* continue à être une école de la transmission. Judith se réapproprie le rôle de Georgette et il est question de mettre à l'épreuve cette transmission – et celle du notaire et d'Enrique pris en charge par Pierre et Michaël – dès jeudi ou vendredi.

Représentation

69 spectateurs. Ce soir, la représentation démarre très bien et les deux premiers actes se déploient de façon surprenante. En revanche, la fin est à revoir. Il faut retrouver un rythme qui se prolonge dans la continuité et ne pas se laisser gagner par une énergie de fin.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud.

Montage iconographique : François Dodet.

